



Alagna, Spinoza, même combat

Philippe Sarr

Une phrase me revenait sans cesse : *ce sont les dispositifs qui produisent les faits, pas l'inverse*. J'avais lu un rapport là-dessus – *De l'origine des normes* ! – qu'Adrien m'avait communiqué dans le cadre d'un projet d'écriture à quatre mains (au moins), et qui racontait comment, à partir de simples faits, on pouvait induire une succession de comportements calibrés. Exemple, aux États-Unis, quand il s'est agi d'augmenter la vente et donc la production d'un médicament, le *Paxil*, on a transformé la valeur phobie sociale en une série de troubles anxigènes sociaux généralisés, ce qui a eu pour effet immédiat de multiplier par dix le nombre de consommateurs de *Paxil* ! En conclusion, il était dit que les maladies étaient inventées à partir de l'offre sur le marché de certaines molécules ! On peut ainsi imaginer que demain il sera possible de créer de nouveaux troubles, comme le trop ou le pas assez, à partir de la découverte fortuite d'une molécule dont les effets produits iront dans le sens recherché, à savoir corriger le trop ou le pas assez selon de nouveaux critères et de nouvelles normes. À l'inverse, le jour où l'on déciderait de façon arbitraire de réduire voire de mettre fin à la fabrication de ces molécules, on décréterait que ces maladies ne sont plus à l'ordre du jour.

– Enfin, tu vois le truc, son côté absolument pervers.

J'en étais à mon cinquième Cassavetes. Maintenant que Mira se faisait soigner dans un centre psychothérapeutique qui pratiquait la déconstruction mentale pour vous aider à surmonter vos conflits internes et vous ouvrir sur le vrai monde, à vous débarrasser des vieux imagos, de vos anciens schémas mentaux, et donc, comme disait le patron du centre, un certain docteur Courtois, membre d'une assoc' d'anthropologie clinique dans le XVIIIe qui luttait contre le diktat du *DSM* – un truc qui classait les maladies mentales selon une méthode douteuse et voulait rétablir le primat du sujet sur tout le reste, partir de sa réalité à lui, non pas des préjugés cliniques qui dictaient la conduite de certains thérapeutes et dont les effets étaient

dévastateurs –, je n'avais plus à me poser LA question de savoir si ça allait lui plaire ou non, si Mira n'allait pas prendre ce choix-là comme une volonté de ma part de lui nuire ou de lui faire payer je ne savais trop quoi. Son inculture dans ce domaine ou dans un autre ?

Je me suis tourné vers Alagna. Ce dernier buvait une espèce de mixture venue d'une province de Chine, Songzhuang.

– Tu crois qu'elle va s'en remettre ? a-t-il fait. Quand même, ça m'a l'air sérieux cette fois !

Je lui avais raconté le coup du Pont, à Nogent, moi qui me débattais furieusement en hurlant des insanités, luttais féroce pour notre survie, et Mira mettant toutes nos forces au profit de je ne sais quel dieu destructeur pour nous précipiter dans le vide parce qu'une voix venue d'un pays lointain lui en avait intimé l'ordre, une voix de femme, une certaine Hatchepsout.

– Sa mère biologique, a dit Alagna, tuée dans un accident de la circulation le 7 décembre 2000.

– Purée, a fait Jagger.

Jagger était d'accord avec moi, lui qui avait fait vœu de chasteté depuis sa rencontre avec le pape Benoît XVI, à Rome, où il avait livré un méga-concert en solo – *My God is beautiful*, ses potes ayant énergiquement refusé de le suivre là où il souhaitait les amener, lui l'icône de toute une génération de femmes et d'hommes qui se seraient saignés aux quatre veines pour assister à un seul de ses concerts.

– Ça me dégoûte. Le sexe me répugne à un point maintenant, il a fait.

La structure du roman, je l'avais, donc. La matière aussi. Des milliers de textos issus du Livre du Monde. Mis bout à bout. Un copié-collé du Réel. Le Vrai Monde était là, dans cette chaîne ininterrompue de SMS qui gisait dans mes carnets comme une matière vivante et libératrice. Un vrai gisement d'histoires potentielles dans des registres divers et variés où il était question d'un certain Karl Philip Moritz, auteur allemand du XVIIIe, et d'un génial *Anton Reiser*, roman de formation à l'usage des étudiants (une critique suivra prochainement !).

J'ai écrit :

« Faut pas rêver. De nos jours, les tronches ont pour nom Steve Jobs et autres génies du Net. Les nouvelles technologies, dans leurs différents champs d'application, bien mieux qu'un Sartre ou qu'un Spinoza, qu'elles ont relégués dans les oubliettes de l'Histoire, ont désormais la faculté de transformer votre quotidien et d'en faire un objet à votre mesure. D'une certaine façon, ces nouvelles technologies vous poussent vers l'isolement. Disons que si vous aviez certaines propensions à rechercher la solitude plutôt que la compagnie de vos contemporains, préférant aller chasser le dragon dans un donjon du Moyen Âge que de recevoir votre meilleur pote, celles-ci peuvent alors les amplifier. D'une autre, elles sont un vecteur d'ouverture indiscutable, témoin tous ces réseaux sociaux qui ne cessent de fleurir ici ou là. Mira a créé le sien – *Écofictions*, fondé sur le rapport à la mort –, j'ai créé le mien, *Cybervox*. Un blog consacré à la philo, la peinture et la littérature, où chacun peut laisser un commentaire que je relaye ensuite sur mon *Mur* (le *Mur*, une résurgence moderne de la Caverne, un équivalent contemporain et virtuel de la grotte de Lascaux). Il ne s'agit pas de créer un système au sens classique du terme, mais de laisser une trace quasi immédiate dans le *Livre du Monde* (cf. Descartes). D'y apposer sa propre signature en tant que sujet pensant et agissant. »

J'ai tourné la tête. Mira, qui venait de quitter le centre, travaillait sur des drapés à partir de photos réalisées in vivo, un drap blanc jeté négligemment sur une patère et coiffé d'un chapeau mou de couleur orange. Arte, relayée par France Culture, faisait l'éloge des contre-révolutionnaires – les Joseph de Maistre qui voyaient dans tout progrès social, technologique, LE responsable de tous nos maux. Moi, quand je saturais de tout ça, j'invoquais Saint-Antoine ou me passais Turandot. Conseil n°1 : si tu sens que le monde tremble autour de toi, trouve refuge dans la folie.

*

Les rapports d'expertise étaient formels. Mira avait bien été placée dans trois familles d'accueil distinctes entre 1980 et 1983, date du jugement de son adoption définitive. En revanche, aucun doc ne mentionnait les actes de maltraitance, les sévices infligés, les nombreuses humiliations. Certes, quand on voyait Mira, foutue comme elle l'était, sa morgue, la pêche qu'elle avait, toute cette vitalité, on avait du mal à le croire ! Tous vantaient au contraire l'extrême droiture des familles qui

s'étaient succédé à son chevet. À l'époque, il est vrai, on manquait de moyens humains et matériels. Aussi avait-on coutume de fermer les yeux sur ce genre de pratiques. Il s'agissait d'appliquer la politique du moindre mal : plutôt une famille que seul ! L'enfant abandonnique, quoi que l'on fasse, serait toujours une proie facile, une sorte de monnaie d'échange pour quelque rapace aux idées folles s'estimant lésé. Mais, comme disait Inès, il y en avait, comme Mira, que ces agressions permanentes rendraient plus forts. Ce qui était loin d'être faux. Phénomène de résilience bien connu !

Ce qui ne m'étonnait pas. Mira avait un mental de sportive de haut niveau. Voir la vitesse à laquelle elle gravissait les pentes du Feldberg (*San Margen*, Forêt Noire, pour les germanophiles), les deux pieds plantés dans ses skis, s'offrant le luxe, le temps d'un faux plat et entre deux bordées de sapins enneigés, d'envoyer des textos à son entourage, Alagna, entre autres, que je détestais et qui, selon moi, chantait plus faux qu'un perroquet shooté au muscatel péri !

Si tu sens que le monde tremble autour de toi, passe-toi un Roberto Alagna. Autrement dit soigne le mal par le mal. Ce matin-là, je venais juste d'apprendre la mort de Brian Ferry, j'ai invoqué Saint-Antoine et me suis passé un Roberto Alagna : *Pasion* ! Depuis, je déteste Roberto Alagna. Pour moi Alagna n'est rien d'autre que du sous Wagner. Un pet de grenouille atteinte du sida. D'ailleurs, chaque fois que Mira me parle de ça, je tombe des nues. Alagna est un inculte notoire. Seul l'immédiat, le *tout de suite* l'intéressent.

*

Inès était assise à côté de moi, vêtue d'un chemisier noir et d'une jupe ultra-courte de la même couleur qui la faisaient ressembler à une diva malgache ou réunionnaise. Que Mira en fût admirative, ça se devinait aux regards qu'elle lui lançait, tous trempés dans la crainte. Mira, par certains côtés, donnait l'impression d'en être profondément jalouse. Tout comme le fils d'Inès. L'inséminé artificiel, comme je le surnommais avec élégance, qui était là aussi. Avec sa maman de la DDASS ! Je me suis brusquement tourné vers Inès et l'ai longuement interrogée du regard. Qu'avait-elle transmis à Lionel de sa relation avec Brian ? Selon Mira, pas

grand-chose. Quant à Lionel, il s'était fait une image de son père peu glorieuse, laquelle ne correspondait en rien à la réalité. Carrément négative. Le pauvre type que sa femme avait plaqué un soir, lui faisant payer durement ses propres inepties, ses propres frustrations d'enfant gâté, les humiliations qu'elle gardait secrètes au fond d'elle-même et dont je n'avais jamais rien su au demeurant, Brian ne parlant jamais d'Inès.

Lorsque Brian Ferry est mort, ai-je pensé, Inès était avec moi. Elle venait d'avoir Roger Waters au téléphone qui lui avait annoncé qu'il allait lui aussi mourir d'une tumeur au cerveau. J'ai eu comme une envie de vomir. Je me suis souvenu de la petite conversation que j'avais eue avec Inès ce soir-là.

– Déconne pas. On peut pas faire ça. On peut pas enterrer Brian avec le grand-père !

Cinq années s'étaient écoulées depuis. Mira avait pointé le bout de son nez par un bref message envoyé depuis la Chine où elle était en voyage, dans lequel elle disait vouloir me rencontrer d'*urgence*. Je venais de divorcer. La mort de Brian, qui avait été mon meilleur ami, avait eu un impact sur nos vies. Il suffisait, pour s'en convaincre, d'ouvrir son cœur. Elle citait Jacques Brel.

– Brian, c'est plutôt Lou Reed et, surtout, les Queen, je lui avais répondu naïvement.

Inès en avait chié, donc. Un vrai calvaire, un mal profond qui plongeait ses longues racines dans l'épaisseur d'une vie consacrée au rêve et à la luxure. Je me souviens de cette phrase, quelques mois après la disparition de Brian :

– Mon patron m'a licenciée. C'est la mouise, Phixi. La pire période de ma vie après avoir côtoyé le meilleur pendant de si longues années ! Ce con – mon patron – a dilapidé la fortune du père en à peine six mois. Il a creusé lui-même sa propre tombe alors qu'un avenir brillant s'ouvrait devant lui !

Avec Mira, nous étions allés la voir dans son château du 77. Inès nous avait reçus en petite pompe. Ses trois mignonnettes de champagne, son assiette de fromage d'Auvergne et de charcuterie corse. Ambiance Bach pour ajouter un peu de lumière et

de douceur à l'ensemble. Un côté ecclésiastique ! Mira lui avait proposé un truc de dingue : la Nationale 66 en voiture pour redorer tout ça.

– Et moi ? j'avais demandé.

– Toi, tu te démerdes, avait fait Mira. Nous, on taille la route !

Pour finir, Inès avait taxé Mira de plus de deux mille euros pour rembourser une partie de ses dettes et atténuer un tant soit peu sa souffrance qui avait atteint des paroxysmes presque christiques.

– Merde, Inès, le château, pourquoi tu le vends pas ? T'as largement de quoi tourner la page, repartir toute neuve sur de bonnes bases ! Oublier ! Faire table rase ! Inès resplendissait, pourtant. Elle avait trouvé quelqu'un pour son château qui lui fournirait de quoi vivre tranquillement quelque temps encore. Qui plus est, Adrien l'avait demandée en mariage. Ils s'entendaient à merveille.

– Méliès. C'est Méliès qui nous a réunis, a fait Adrien. Et le tango !

Inès avait lâché son boulot de la DDASS.

Avec Mira, on s'est regardés piteusement.

« Le bonheur des uns fait-il toujours le malheur des autres ? » ai-je pensé.

– J'aimerais que tu sois mon témoin, Phixi, a fait Adrien. En échange, je monte ton *Vox Pop*, s'est-il marré.

On a fêté ça sans faire de tort à personne. Parce que le bonheur est à la fois un droit et un devoir. J'ai chopé mon portable. C'était Mira. Elle me demandait d'exiger d'Inès qu'elle lui restitue ses deux mille euros sinon elle faisait un scandale et mettait le feu au château.

Je me suis senti mal.

– Putain, t'es folle ou quoi ! j'ai dit.

– Bon, on se retrouve demain devant l'entrée de la DDASS, a fait Inès.

– Ok, j'ai dit.

Puis on est partis direction Senlis, la zique à fond. Senlis est d'une morphologie urbaine type banlieue chic et a connu une expansion considérable lors de ces dernières années. On a mangé un morceau dans un bouiboui situé sur la place piétonne. Le lendemain, après avoir passé la fin de matinée au chaud devant Arte qui diffusait *Turandot*, on s'est rendus jusqu'au Prieuré où une expo était consacrée à la mère de Mira. Quelques toiles de qualité très inégale étaient accrochées dans trois

petites salles mal éclairées et infestées de caméras. Nous étions quasiment les seuls à déambuler dans ce dédale infernal.

– Putain, tu te rends compte, a fait Mira. Jagger chez Benoît XVI ! (Puis :) Une ambiance de cochon, a-t-elle ajouté en se marrant et en tripotant son portable.

Alagna avait briefé Mira sur cette étrange filiation. Un ami à lui, lui avait-il confié :

– Rends-toi à Senlis, le Prieuré.

Etc.

– Pourquoi tu fais ça ? ai-je dit.

J'étais pas DSK, merde, et la nana de l'accueil, le sosie de Rebecca Manzoni, se trouvait là, tout près et à portée de tir. Mira a profité d'un moment de trouble et d'hésitation pour m'attirer vers elle avec une force incroyable. Là, elle m'a vigoureusement empoigné le sexe et s'est mise à le branler avec une énergie foudroyante. Tant bien que mal, j'ai essayé de lui glisser une main sous la jupe, tournant ainsi le dos à mon idéal ascétique. Au diable Parsifal, ai-je pensé. Mais j'ai du déchanter :

– Non, tu sais bien, Phixi...

– Ben quoi ? j'ai dit, haletant.

– T'es fâché mon gros chou, ça se voit !

– Mais non.

– Tu penses qu'à ça, toi aussi !

J'ai eu l'impression de marcher sur des œufs. À l'accueil, Rebecca tirait une drôle de tête. Sur un écran de télé à peine dissimulé par une poutre en béton, on nous voyait Mira et moi, serrés l'un contre l'autre. On me voyait surtout moi, la queue qui luisait entre les doigts de Mira comme un verre de terre géantissime ! Une preuve terriblement vivante et irréfutable de mon adhésion sans faille à l'existence. Un « oui » vif et terriblement vigoureux.

– Purée, j'ai fait.

– Tu m'étonnes, a dit Mira.

J'y croyais pas, à vrai dire. Était-ce dû à l'effet loupe ?

– C'est dingue, j'ai fait. Monumental.

– N'exagère pas, mon chéri ! J'ai vu mieux.

– Ah ?

– Joey Starr !

Nul doute que la coquine allait se repasser le truc en boucle sitôt qu'on lui aurait tourné le dos. Ça faisait pas l'ombre d'un doute, cet endroit avait tout d'un repaire pour chattes décomplexées !

Me tournant vers Mira :

– Ah, ai-je dit, Inès t'a laissé ça...

Je lui ai tendu la photo de Brian puis je me suis rendu aux chiottes publiques pour terminer le travail. Enfin, on a regagné le centre-ville en longeant les quais. La nuit venait de tomber, charriant avec elle un épais brouillard blanchâtre qui faisait qu'on ne distinguait rien à moins de dix mètres. Une odeur de sexe semblait avoir envahi les rues. Un convoi de coquines et de coquins venait-il de traverser la rue comme un poème mallarméen ? On a fait une halte sous une grande halle où des artisans vendaient du cidre et du miel. On s'en est fait un plein, avons acheté une tripotée de gâteaux, de confiseries et de chocolats de Noël, puis on a regagné l'hôtel bras dessus bras dessous. À l'accueil, une jeune femme toute maigrichonne nous a fait signe. Un type avait cherché à nous joindre au téléphone. Cette pute de Jagger !

– Hein, j'ai fait, mais comment sait-il...

Mais que nous voulait-il ? Nous revendre ses merdes infâmes ? me suis-je étonné. J'avais arrêté de fumer depuis plus de dix ans. Je ne souhaitais pas replonger. Me réveiller le matin avec les poumons comme du bitume et la bouche pâteuse comme un quatre-quarts mal dégrossi ! Et je n'avais jamais été un fan des Stones. Plutôt un Pistolien de la première heure !

– Dites-lui que nous ne sommes pas intéressés s'il rappelle. Que nous ne sommes pas dispos !

Nous avons emprunté un escalier aux murs rouges et chatoyants. La chambre avait été entièrement refaite, les serviettes de bain changées, le lit soigneusement remis en état. Un mois qu'on menait une vraie vie de bohème. Toujours à bouger, à se rendre dans un endroit ou un autre sans jamais vraiment partir, tout compte fait, ces foutus portables nous rendant visibles partout !

J'ai ouvert mon Gradus philosophique à la page Descartes. Mon bréviaire. Toujours un bouquin dans les poches où que j'allais. Comme pour accentuer ou maintenir l'écart qui existe entre soi et le monde. La littérature possède ce pouvoir :

faire de votre vie le songe que vous souhaitez. Peu importe, au fond, qu'il soit joyeux ou non. Bon ou mauvais. Le tout étant de se sentir idéalement vivant.

M'approchant de Mira :

– Je vais écrire un roman. J'hésite entre un polar, un roman de S-F ou un roman philosophique. Je crois que je vais tenter un mixte des trois. Un truc complètement loufoque et barré qui mêlera les trois genres.

– Toi, dans le rôle du super-super-héros, je présume, a fait Mira. Tu ne te refuses rien, toi non plus !

– Oui. Cela va de soi, ai-je fait. Un Batman résolument contemporain en phase avec le vrai monde !

– Le vrai monde ?

– Le mien !

On s'est jetés sur le lit et je me suis retrouvé nu sur elle.

– Tu fais attention...

– Oui, j'ai dit. T'inquiète !

Finalement, on n'a pas pu. C'était encore trop tôt. Beaucoup trop risqué.

– Une cystite, putain, a fait Mira. Ras-le-bol !